

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	25X	28X	30X	32X
									J		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE.—Mlle DE TERRYS.

XIII

— Il me paraît évident, dit-il, que l'étude du viscère nous

donnera la preuve que cet homme est mort empoisonné lentement, peu à peu, par petites doses; la dessiccation presque absolue des chairs le démontre préremptoirement.

— Le poison administré doit être un caustique, fit observer le chimiste; mais je n'ai jamais rien vu de comparable à l'effet produit.

— J'ai eu à étudier, il y a vingt-cinq ans, un sujet qui se présentait dans des conditions presque identiques reprit le docteur. C'était aux environs d'Orléans. Après examen, il me fut facile de découvrir le poison végétal administré... Il appartenait à la famille des euphorbes d'Abyssinie...

— Pardon, cher professeur, répliqua le chimiste; mais selon moi le cas ne devait pas être absolument le même, car l'euphorbe ne pourrait produire le ramolissement cutané que je constate ici. Au lieu de se resserrer sous l'action du poison, les tissus se détendent.

Le docteur ne répondit pas et prit son scalpel.

Le cerveau fut examiné tout d'abord. Il présentait des plaques blanchâtres sur les parois de l'enveloppe cérébrale. Le cœur était d'un volume anormal.

Des scories blanchâtres obstruaient en partie les vaisseaux intérieurs. Le foie et les poumons offraient les mêmes tâches que le cerveau.

— Cet homme, reprit le docteur après un silence, a dû suc

comber quelques minutes après avoir absorbé le breuvage meurtrier...

— Alors l'empoisonnement est positif? demanda le juge d'instruction.

— Oh! tout ce qu'il y a au monde de plus positif, de plus indiscutable, mais il nous reste à déterminer la nature du poison... L'analyse nous l'apprendras...

Le juge d'instruction donna l'ordre de porter une partie des bocaux au laboratoire de chimie de la préfecture, et il regagna le palais de justice avec le chef de la sûreté.

— Je vais signer un mandat d'amener... dit-il à ce dernier. Il faut, en l'état des choses et le crime étant manifeste, que mademoiselle de Terrys soit écrouée ce soir..

— Me permettez-vous, monsieur, de vous adresser une observation?

— Certes! Vous savez que j'ai la plus grande confiance en vos lumières...

— Eh bien, l'arrestation immédiate vous pa-



Jarrelonge avait entamé son refrain de lugubre mémoire.

rait-elle indispensable?

— Elle me paraît du moins indiquée... Voyez-vous quelque inconvénient à prendre cette mesure?

— Aucun, si vous avez l'intention de confronter mademoiselle de Terrys avec le cadavre..

— Je crois cette confrontation inutile.

— Ne faites donc arrêter la jeune fille qu'après une perquisition opérée demain en sa présence au domicile paternel... Un mot involontaire, un geste, un tressaillement, peuvent nous éclairer...

— Vous avez raison et je suivrai votre conseil... Je vais mettre les pièces en ordre dans mon cabinet... Avant une heure vous recevrez mes ordres pour demain...

XIV

Mademoiselle de Terrys, — il nous semble à peu près superflu de le dire, — n'avait pas même songé à mettre les pieds hors de l'hôtel du boulevard Malesherbes. En proie au plus sombre désespoir elle s'était enfermée dans son appartement, se torturant l'esprit pour trouver le mot de la terrible énigme et ne pouvait y réussir.

Rien au monde n'énerve et ne brise comme la lutte contre l'inconnu. Honorine, au bout de longues heures, sentit son cerveau vide; il lui sembla que la folie allait éclater sous les parois de son crâne embrasé.

La nuit qui succéda à cette affreuse journée fut non moins affreuse, puis, quand l'aube parut, une sorte de calme relatif remplaça la crise d'agitation fiévreuse. L'orpheline se dit :

— Mon esprit s'égaré à chercher les causes d'un danger qui n'existe pas ! Que m'importe l'erreur de la police qui croit à un crime impossible ? Qu'ai-je à craindre de soupçons insensés ? Je sais bien, moi, que depuis des années mon père défendait sa vie contre les atteintes d'un mal implacable ! S'il a succombé, c'est que son heure était venue... Si l'on m'accuse, je répondrai, et avec quelle indignation, avec quel mépris, Dieu le sait !...

Honorine se leva, s'habilla elle-même, puis elle appela sa femme de chambre et lui donna des ordres.

Au moment où sonnaient neuf heures, le timbre de l'hôtel retentit. Quelques minutes plus tard la femme de chambre avertit mademoiselle de Terrys que les magistrats venus la veille se présentaient de nouveau.

— Et ils me demandent ? s'écria la jeune fille en fronçant le sourcil.

— Ces messieurs prient mademoiselle de vouloir bien les rejoindre au salon où ils l'attendent.

— C'est bien... j'y vais...

Au bout d'un instant l'orpheline ouvrait la porte du salon où se trouvaient le chef de la sûreté, le commissaire aux délégations, le juge de paix et deux agents.

Elle entra le front haut et toisa du regard ces hommes rassemblés dont aucun ne s'inclina devant elle. En présence de cette attitude si cruellement significative, Honorine eut froid au cœur.

Des magistrats ne la saluaient plus dans sa propre demeure ! Elle était donc hors la loi ? Dououreusement atteinte, mais cachant sa blessure, elle dit d'un ton hautain :

— Vous m'avez fait demander, messieurs ?

— Oui, mademoiselle, répliqua le chef de la sûreté.

— Je comprends mal en quoi ma présence vous est nécessaire...

— Nous venons pratiquer, avec monsieur le juge de paix, la levée des scellés.

— Eh bien ! monsieur, vous n'avez pas eu besoin de moi, hier, pour les poser, vous ne devez pas en avoir besoin davantage

aujourd'hui pour les lever... Vous vous êtes emparés de cette maison au nom de la loi... Agissez donc en maîtres

Le chef de la sûreté, nous le savons, ne doutait pas de la culpabilité de mademoiselle de Terrys et croyait en avoir la preuve. Il fut blessé du ton ironique avec lequel cette grande criminelle parlait aux représentants de la justice, mais il n'en laissa rien paraître et il répondit froidement :

— Votre présence est nécessaire, mademoiselle, parce que vous devez assister à la perquisition minutieuse qui se fera en même temps que la levée des scellés...

— C'est bien, monsieur, j'y assisterai...

Le juge de paix prit la parole à son tour.

— Veuillez, dit-il, me faire remettre les clefs de tous les meubles sur lesquels les scellés ont été posés...

Honorine sonna et donna l'ordre à sa femme de chambre d'envoyer aussitôt Philippe avec les clefs.

— M. le comte de Terrys avait-il un intendant ? reprit le juge de paix.

— Non, monsieur.

— Un secrétaire ?

— Pas davantage... Quoique très souffrant depuis longtemps, mon père conservait intacte la lucidité de son intelligence et s'occupait lui-même de ses affaires...

— Avez-vous des parents ?

— Aucun... Mon père est mort, je reste seule...

— M. de Terrys vous initiait-il à ses affaires ?

— Il ne m'en parlait jamais...

— Vous saviez cependant que la fortune de votre père était considérable ? reprit le juge de paix.

— Je l'avais entendu dire, mais je ne connais pas le chiffre de cette fortune, répliqua l'orpheline.

— Supposez-vous que le comte de Terrys ait fait un testament ?

— Je l'ignore, mais cela me paraît improbable..

— Expliquez-vous.

— Pour quelle raison mon père aurait-il écrit des dispositions testamentaires ? J'étais sa fille unique, par conséquent son héritière naturelle et, m'aimant comme il m'aimait, il ne pouvait songer à distraire quoi que ce soit du bien qu'il devait me laisser.

Honorine prononçait ces dernières paroles au moment où Philippe reparut, apportant des clefs.

— Veuillez nous accompagner, mademoiselle, dit le juge de paix. Nous allons commencer nos opérations par le cabinet de M. de Terrys.

L'orpheline suivit les magistrats.

Avant toute chose, on examina les papiers entassés sur le bureau du comte. Malgré les recherches les plus minutieuses on n'y découvrit rien qui fût de nature à éclairer la justice. A côté de ces papiers se trouvaient plusieurs registres d'une apparence presque commerciale. Le juge de paix les feuilleta.

— Ce sont les livres de comptes que tenait M. de Terrys, fit-il.

Puis il ajouta, en s'adressant à son secrétaire :

— Vous ferez un paquet de ces registres, et vous les porterez dans le cabinet de M. le juge d'instruction.

On continua la levée des scellés et la perquisition. L'un des tiroirs du bureau renfermait vingt-cinq mille francs en or et en billets de banque, puis des valeurs pour une somme de quatre cent mille francs. Un état fut dressé de ces valeurs qui restèrent provisoirement aux mains du juge de paix.

Honorine conservait une attitude impassible, un visage de statue, et les choses qui se passaient sous ses yeux semblaient n'avoir pour elle aucun intérêt.

Le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations ne perdaient pas de vue la jeune fille. Son étrange sang-froid leur causait un étonnement profond.

Bientôt il ne resta plus à examiner dans le cabinet que le petit meuble d'écaïlle rouge. Le juge de paix, nous le savons, avait trouvé à la serrure un trousseau de clés dont il se servit pour ouvrir.

Les scellés furent enlevés et le meuble fouillé. Il contenait des papiers d'affaires et des liasses de correspondances qui furent jointes aux registres pour être étudiées ultérieurement.

Le valet de chambre Philippe, présent à la perquisition, suivit d'un regard triste les recherches des magistrats. Lorsqu'on s'approcha du meuble dont nous venons de parler il tressaillit et s'écria :

— Monsieur le juge de paix, une carafe, un verre et une cuiller d'argent qui se trouvaient sur ce plateau de cristal ont disparu...

— Je le sais, répondit le chef de la sûreté. Ne vous en préoccupez pas.

Honorine avait entendu l'observation de Philippe. Une anxiété poignante lui serra le cœur. Elle pensait :

— Ces hommes ont emporté la carafe et le verre. Est-ce que véritablement un crime aurait été commis ? Mais par qui ? Dans quel but ?

Le commissaire aux délégations vit la jeune fille pâlir. Pour la première fois, depuis le commencement de la perquisition, il constatait une émotion sur son visage de statue.

— Connaissez-vous l'usage que monsieur votre père faisait de cette carafe ? demanda-t-il.

— Mon père, répliqua l'orpheline, avait l'habitude de boire entre ses repas un peu de sirop de grenadine étendu d'eau.

— Vous saviez cela ? fit le chef de la sûreté en s'adressant au valet de chambre.

— Parfaitement, monsieur.

— Qui préparait ce breuvage ?

— M. le comte lui-même, ou mademoiselle.

— Moi, presque toujours, ajouta la jeune fille.

— Où est la bouteille de sirop ?

— Ici, répondit Honorine.

Et elle désignait un placard, dissimulé dans la tenture, à côté du meuble d'écaïlle rouge.

Le chef de la sûreté ouvrit ce placard et y trouva en effet un flacon de sirop aux trois quarts vide. Il le prit et le passa à l'un des agents qui l'accompagnaient.

La perquisition était terminée dans le cabinet de M. de Terrys. On alla successivement de pièce en pièce, et la perquisition ne donna que des résultats absolument nuls. Enfin on arriva dans la chambre de mademoiselle de Terrys. Les coffrets de toute nature, les boîtes à bijoux et à gants furent l'objet d'investigations multipliées, également sans résultat.

— Où est la clef de ce meuble ? demanda le juge de paix en désignant un petit chiffonnier en bois de rose, orné de plaques de porcelaine de Sèvres.

— La voici, monsieur, dit Honorine en tirant de sa poche une clef mignonne ; mais je vous ferai observer que ce meuble contient seulement ma correspondance de jeune fille.

— Nous devons nous en assurer, mademoiselle.

— Faites donc, messieurs.

Dans le premier tiroir se trouvaient, noués avec des rubans bleus un peu fanés, des lettres adressées à mademoiselle de Terrys et portant le timbre de Troyes.

Le chef de la sûreté en ouvrit une. Honorine sentit le rouge lui monter au front et la colère gronder dans son âme ; elle eut la force de se contenir.

— Vous avez été en pension à Troyes, mademoiselle ? reprit le chef de la sûreté.

— Oui, monsieur... Ces lettres sont d'une de mes amies, de beaucoup ma cadette, qui se trouvent encore dans le pensionnat d'où je suis sortie depuis longtemps. Mon amie se nomme Pauline Lambert...

— Quelle est cette demoiselle Renée dont vous parle mademoiselle Lambert en termes singulier ?

— Une pensionnaire toute jeune, arrivée après mon départ et que par conséquent je n'ai pas connue.

Le chef de la sûreté se pencha vers le commissaire aux délégations et lui dit à l'oreille :

— Il s'agit d'une enfant entourée de mystère. Il faudra que le juge d'instruction lise cette correspondance.

Et il enveloppa des lettres dans un journal qu'il ficela soigneusement.

Pendant toute la durée de la perquisition, Honorine ne s'était départie que deux fois de son calme de commande.

— Vous avez terminé, messieurs ? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle.

— M'est-il permis de vous adresser une question ?

— Sans doute.

— Pouvez-vous m'apprendre maintenant le motif de ce qui, depuis hier, se passe dans cette maison ?

— Ce motif est le crime qui s'est commis ici.

Mademoiselle de Terrys devint livide.

— De quelle nature est ce crime ? demanda-t-elle d'une voix à peine distincte.

— Un empoisonnement commis sur la personne du comte de Terrys.

— Cet empoisonnement est certain ?

— Il est prouvé.

Honorine ne respirait plus.

— Alors vous connaissez l'empoisonneur ? reprit-elle.

— Nous le connaissons...

— Nommez-le...

Malgré le mandat dont il était investi et malgré la conviction faite dans son esprit, le chef de la sûreté hésita pendant une ou deux secondes.

— Parlez donc, monsieur ! reprit la jeune fille. Répondez-moi !...

— Ma réponse sera cruelle...

— Elle sera plus que cruelle, elle sera monstrueuse. Je la devine, mais je veux l'entendre de votre bouche...

L'attitude décidée de mademoiselle de Terrys parut au magistrat le comble de l'impudence et du cynisme. Il n'hésita plus.

— Je suis porteur d'un mandat d'amener qui vous concerne, répliqua-t-il.

Un tremblement nerveux secoua le corps d'Honorine. Une rauque exclamation s'échappa de sa gorge.

— Un mandat d'amener... répéta-t-elle lentement. Et alors ?

— Je dois vous mettre et je vous mets en état d'arrestation..

La malheureuse jeune fille ferma les yeux pendant un instant comme pour concentrer en elle-même toutes ses pensées. Sa tête se pencha sur sa poitrine.

Cette attitude brisée n'eut d'ailleurs que la durée d'un éclair. Honorine releva la tête.

— Je m'attendais à cela, dit-elle. Je sais combien la justice est aveugle et combien de têtes innocentes ont fait tomber ses méprises cruelles. Entre cette aveugle justice et moi une lutte va commencer. Soit, je l'accepte... A ceux qui représentent la loi je demanderai compte de ma tranquillité détruite, de ma liberté perdue, de mon honneur souillé ! Terrible compte à régler, messieurs ! Quand devrai-je vous suivre ?

— A l'instant.

— M'accorderez-vous le temps de faire de très courts préparatifs ?

— Nous vous attendrons.

— Puis-je prendre de l'argent sur moi ?

— Rien ne vous en empêche.

— Je vous prierais de me laisser seule pendant quelques minutes.

Les magistrats, hésitants, se regardèrent.

Honorine surprit leurs regards et devina ce qui se passait dans leur esprit.

Une expression d'immense dédain se peignit sur le visage de l'orpheline.

— Ah ! soyez sans crainte, messieurs ! s'écria-t-elle amèrement, je ne songe point à me soustraire à la justice que vous représentez !... Quelque étrange que soit sa forme en ce qui me concerne, si elle ne venait à moi je réclamerais son intervention, car s'il est vrai que mon père est mort assassiné, autant que vous j'ai la volonté ferme, j'ai l'ardent désir, de connaître son assassin ! !

Les paroles de mademoiselle de Terrys, surtout le ton hautain et presque impérieux avec lequel elles furent prononcées, produisirent sur les magistrats une impression sérieuse qu'ils ne cherchèrent point à combattre.

En conséquence ils se retirèrent dans la pièce voisine tandis qu'Honorine achevait de s'habiller pour sortir.

— Faites entrer une voiture dans la cour de l'hôtel, ordonna le commissaire à l'un des agents, qui se mit aussitôt en devoir d'obéir.

— Que pensez-vous aujourd'hui de cette jeune fille ? demanda le juge de paix au chef de la sûreté, qui répondit :

— Mon opinion ne s'est point modifiée depuis hier. Je crois toujours et plus que jamais mademoiselle de Terrys coupable, mais je reconnais chez elle une intelligence hors ligne, une volonté de fer, et une force morale prodigieuse... Voilà un procès qui donnera du fil à retordre au juge d'instruction ! !

— Une chose me paraît incompréhensible.

— Laquelle ?

— Je ne vois aucun intérêt pour cette fille unique, certaine d'héritier de la fortune entière, à commettre un crime monstrueux pour hâter la mort de son père...

— Qui donc aurait commis ce crime dont la preuve matérielle est faite ? Mademoiselle de Terrys, cloîtrée pour ainsi dire dans cet hôtel, près d'un vieillard infirme dont la vie pouvait se

prolonger longtemps encore, menait une existence fort triste. Les aspirations fiévreuses aux plaisirs interdits, la soif de liberté, peuvent avoir été les motifs de l'assassinat... Qui sait, en outre, si mademoiselle de Terrys n'avait point au cœur un amour contrarié, et ne rêvait pas un mariage auquel le comte refusait de consentir ?

— C'est vrai... murmura le juge de paix.

— Pour conduire cette affaire à bien, poursuivit le chef de la sûreté, il faudra fouiller minutieusement l'existence antérieure de la jeune fille, et disséquer son cœur comme on a disséqué le cadavre bourré de poison...

— C'est vrai... répéta : le juge de paix

L'apparition d'Honorine interrompit l'entretien.

— Je suis prête, messieurs... dit-elle en se montrant dans le cadre de la porte entr'ouverte. Permettez-moi de vous demander, avant de partir, ce que vont devenir les domestiques ?

— C'est une question que vous réglerez avec le juge d'instruction, répondit le commissaire.

— Bien, messieurs. Vous n'avez pas, je pense, l'intention de m'emmener à pied à travers Paris... Auriez-vous l'obligeance de faire avancer une voiture ?...

— Vos désirs ont été prévus, mademoiselle. Une voiture vous attend dans la cour...

— Partons alors...

L'orpheline marcha la première vers la porte donnant accès sur le vestibule du premier étage, et l'ouvrit.

Les serviteurs, avertis par Philippe, attendaient au passage leur jeune maîtresse, consternés, les yeux pleins de larmes. Honorine, en les voyant, n'eut pas la force de garder son sang-froid de commande. L'émotion qu'elle comprimait violemment se fit jour... Un long gémissement s'échappa de sa gorge.

— Oh ! mademoiselle ! mademoiselle !... balbutia Philippe dont les pleurs inondèrent le visage.

Honorine lui prit la main.

— Mon bon Philippe, et vous tous, mes amis, dit-elle, ne pleurez pas sur moi ! Je sors d'ici accusée, calomniée... j'y reviendrai bientôt... j'y reviendrai réhabilitée et pure de toute honte... j'y reviendrai pour venger mon père ! Au revoir, mes amis !...

Des sanglots soulevaient toutes les poitrines.

Mademoiselle de Terrys descendit rapidement l'escalier, traversa le vestibule du rez-de-chaussée, monta dans la voiture dont un agent tennait la portière ouverte, et se laissa tomber dans un angle en cachant sa figure entre ses mains crispées.

Le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations prirent place en face d'elle. La voiture se mit en mouvement.

L'orpheline releva brusquement la tête, et se penchant à la portière jeta un regard attendri vers l'hôtel où s'était écoulée sa vie presque entière, et qu'elle quittait sans savoir si elle y reviendrait jamais... Il lui sembla qu'une main de fer étreignait son cœur et ses larmes se mirent à couler silencieusement. Une demi-heure plus tard la malheureuse jeune fille était écroulée à la Conciergerie et la porte d'une cellule se refermait sur elle.

Le chef de la sûreté monta sans perdre une minute chez le juge d'instruction pour lui rendre compte de la manière dont s'était acquitté de son mandat, et lui remettre les objets saisis à l'hôtel du boulevard Malesherbes. Ces objets étaient les valeurs, les papiers et les registres du feu comte, le flacon de grenadine, et les lettres adressées à Honorine par Pauline Lambert.

— Quelle est aujourd'hui l'attitude de mademoiselle de

Terrys ? demanda le juge d'instruction.

— La même... Son calme forcé ne se dément pour ainsi dire pas— ni faiblesse ni défaillance... Elle prévoyait son arrestation...

— Ecrasée par l'évidence qui rend impossible toute dénégation, elle fera des aveux.

— J'en doute.

— Que croyez-vous donc ?

— Je crois que, malgré l'évidence, elle nierait.

— Nous verrons bien...

— Elle est à la pistole, à la Conciergerie, en attendant que vous décidiez dans quelle prison il vous conviendra de l'envoyer...

— A merveille... Mettez en campagne un agent très intelligent et très actif ; qu'il prenne des renseignements sur le passé et sur les habitudes de l'inculpée ; qu'il sache où elle allait et quelles personnes elle fréquentait. En se liant sous un prétexte adroit avec les domestiques, se sera facile... Ces renseignements me permettront d'exercer un contrôle sur ceux qui m'arriveront d'un autre côté...

— Je signalerai à monsieur le juge d'instruction les lettres, en grand nombre, adressées à l'accusée par une de ses amies de pension.

— J'étudierai tout, lorsque j'aurai lu votre rapport.

— Demain matin je vous le remettrai, fort détaillé, avant que vous interrogiez la jeune fille.

— Je l'interrogerai demain, uniquement pour la forme et parce que la loi l'exige. J'attendrai, pour suivre sérieusement l'affaire, le résultat des analyses, et les rapports de l'agent que vous allez mettre en campagne.

XIIV.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Honorine de Terrys, après avoir subi un premier interrogatoire de pure forme, avait été, par les ordres du juge d'instruction, transférée à la prison de Saint-Lazare, section des prévenues.

Un grand changement s'était opéré en elle. Son énergie habituelle faisait place à une prostration presque complète. Ses joues étaient creuses, ses yeux caves et ses regards éteints.

L'isolement et l'inaction amenaient à leur suite le découragement et le désespoir.

Honorine avait espéré se justifier vite. Il lui semblait que ses explications simples et loyales n'auraient point de peine à battre en brèche des soupçons non moins absurdes qu'odieux.

Mais ces explications, il fallait pouvoir les donner...

Or, depuis quinze jours, depuis sa translation à Saint-Lazare, le juge d'instruction ne l'avait point fait appeler. Les lettres qu'elle lui écrivait pour le supplier de la recevoir et de l'entendre restaient sans réponse. Le directeur de la prison, qu'elle conjurait d'intervenir, se déclarait incompetent.

Mademoiselle de Terrys s'épouvantait du silence qui se faisait autour d'elle. Elle commençait à douter de la justice de Dieu, et sa prostration devenait de jour en jour, et pour ainsi dire d'heure en d'heure, plus lourde et plus complète.

M. Villeret, le juge d'instruction, le plus consciencieux des magistrats, ne restait pas oisif cependant. Il faisait appeler dans son cabinet tous ceux dont les dépositions, croyait-il, pourraient l'éclairer. Rien ne compensait la lenteur de ces procédés d'in-

vestigation, car il n'en sortait aucun renseignement utile.

Les analyses faites par le chimiste de la préfecture confirmaient de tout point le rapport du médecin légiste et concluaient à l'empoisonnement comme lui.

Le liquide trouvé au fond du verre dont se servait M. de Terrys contenait une dose de poison très appréciable. Ce poison était identiquement semblable à celui dont le cadavre était saturé.

Tout démontrait le crime.

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

(A CONTINUER.)

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

IV

LE SECRET D'AMICE.

Pendant huit jours ma joie fut sans bornes. Mon père et ma mère cessèrent de me prophétiser des chagrins à venir. L'heure allait sonner où mon mariage serait officiellement annoncé. Je le souhaitais vivement. Il me semblait que je ne serais certaine de mon bonheur que le jour où devant les hommes et devant Dieu, nous aurions pris l'engagement d'être l'un à l'autre.

Valgras apporta un soir les papiers nécessaires, mon père devait se charger des formalités à remplir : il venait de serrer les actes indispensables, quand ma mère demanda à Valgras :

— Vous vous occuperez, n'est-ce pas, de tout arranger pour la cérémonie religieuse ?

— Valgras leva vivement la tête.

— La cérémonie religieuse...dit-il lentement. Ne savez-vous pas, madame, que ma situation politique ne me permet point de demander la bénédiction d'un prêtre ?

Mon père se leva très pâle, tandis que je cachais mon front dans mes mains.

— Vous vous êtes trompé, monsieur, dit-il, si vous avez cru que nous sacrifierions nos croyances à l'ambition. Quelqu'attachement qu'éprouve pour vous ma fille, je vous affirme que jamais elle ne vous appartiendra, si vous ne la demandez à Dieu au pied de l'autel.

— Amice, me dit Valgras, répondez, je vous en conjure.

— Ah ! lui dis-je, si vous m'aimez !

— Oui, je vous aime ! et toute ma vie sera employée à vous le prouver. Mais je ne saurais renier mon passé politique, mentir à mes idées, risquer mon avenir, et devenir l'objet de la risée de tous ceux devant qui j'ai affirmé mes principes.

— Alors, répliquai-je avec mon père, je vous répète à mon tour : Oublions ce qui fut un rêve ; si notre union n'était pas sanctifiée par la foi, nous n'aurions pas le droit d'en attendre du bonheur.

— C'est votre dernier mot, Amice ?

— C'est mon devoir.

— Vous réfléchirez, Amice. Pour des idées auxquelles se mêlent des superstitions enfantines, vous ne renoncerez pas à la félicité qui vous était promise.

— Je ne serais point heureuse si je chassais Dieu de mon foyer.

— J'attendrai, me dit-il.

— Non, fis-je, en retrouvant subitement ma fermeté. Nous ne devons plus nous revoir si votre volonté est immuable... Je pourrai pleurer mon rêve, je ne regretterai pas mon sacrifice. Mais, vous ! vous ! Valgras ? Est-il donc si difficile d'entrer dans une église et de vous y agenouiller ?

— Je deviendrais la risée de mes amis, et je briserais ma carrière.

— Vous avez raison, mieux vaut briser le cœur d'une femme.

Mon père lui tendit l'enveloppe renfermant ses papiers.

D'une main tremblante Valgras les prit, me regarda avec une expression douloureuse, salua gravement mon père et sortit. Alors j'éclatai en sanglots.

On me laissa l'unique soulagement possible à cette heure, je pleurai toutes mes larmes, et quand elles tarirent dans mes yeux brûlés, mon père et ma mère m'attirèrent sur leur poitrine.

— Tu es une courageuse fille ! dit ma mère.

— Je te bénis, mon enfant, ajouta mon père.

Et depuis jamais devant moi ne fut prononcé le nom de Valgras. Seulement j'ai gardé au cœur une blessure. Encore si j'avais pu cesser de l'entendre. Mais il me poursuit sans trêve. La personnalité de l'homme que j'ai aimé grandit chaque jour. Encore un peu, Valgras sera ministre. Les journaux, les revues, les conservations, tout répète le nom de Valgras, et je l'ai perdu par ma faute, j'ai rompu volontairement ce mariage, et jamais je n'aurai de foyer à moi, n'ayant pu réaliser mon premier rêve.

— Oh ! ne dis pas jamais ! s'écria Clotilde. N'est-il point de braves cœurs, des hommes courageux et tendres ? Ne peux-tu rencontrer un homme d'une renommée moins bruyante, mais dont les principes soient capables de t'assurer une vie de bonheur...

— Non, reprit Amice, mon cœur ne ressuscitera jamais. Il est mort, bien mort... Ce que j'endure est souvent horrible. Il arrive souvent dans le monde qu'un mariage se rompe, ou pour un motif d'intérêt, ou parce que l'un des fiancés découvre dans celui à qui il allait se lier des défauts graves ; enfin un empêchement surgit, et sépare ceux qui allaient s'unir. Mais il n'en est point ainsi de moi : J'aime Valgras, et Valgras m'aime encore. Il me sacrifie à son ambition. Une question de conscience nous sépare. Eh bien ! Clotilde, si Valgras était autre qu'il n'est, s'il possédait seulement un grand nom ou une fortune colossale, je pourrais me figurer parfois que j'ai rêvé. Il voyagerait ; il irait dans ses terres, je n'aurais pas toujours dans l'oreille et dans le cœur le retentissement d'un nom toujours cher. Où aller à Paris sans le trouver ? Quel journal ouvrir qui ne parle de lui ? A quelle fête assister sans qu'il occupe la première place ? Oh ! cette torture est de toutes les heures, de toutes les minutes. J'ai renvoyé ses lettres ; l'autre jour, ma mère et moi, nous avons refusé une invitation chez le ministre, parce qu'il devait y être. Mais quoi que je fasse, Clotilde, il est une chose que je ne puis ni oublier, ni méconnaître : en dépit de son ambition, de ses soucis, de ses affaires, en dépit même de ce que l'on affirme, cet homme est demeuré fidèle à l'amour, né au temps de sa vie difficile. Arrivée presque à l'apogée de la puissance, c'est encore vers l'humble fille rencontrée sur la grève de Luc qu'il se tourne, c'est à moi qu'il demande le bonheur de sa vie... Dieu seul connaît la lutte que je subis, et dont j'espère sortir victorieuse. Mais aujourd'hui

d'hui que sans paraître souhaiter le revoir, je puis me trouver sur son passage, maintenant que tu m'offres de m'associer avec toi pour une œuvre de bienfaisance, qui me laissera des chances de réveiller peut-être en son cœur un sentiment assez fort pour le décider à me faire ce sacrifice de s'agenouiller devant Dieu, ma force ne va point jusqu'à te refuser. J'irai avec toi à cette vente de charité ; je reverrai Valgras et pour la dernière fois sans doute nous échangerons un adieu.

— Ah ! pauvre ! pauvre chérie ! s'écria Clotilde en serrant sa cousine dans ses bras. Combien j'étais loin de te croire si héroïque et si malheureuse. Oui, héroïque ! ne t'en défend pas. Dieu te donne la force de lutter pour sa gloire. C'est beau et grand, mon amie ; mais combien de jeunes filles, dans le siècle où nous vivons, conserveraient le courage de renoncer à une situation aussi en vue que celle qui t'es offerte, pour vivre et mourir dans la médiocrité ? Tu as bien fait, oui, tu as bien fait, sois en certaine, Dieu te récompensera... Ainsi, c'est convenu, nous tiendrons ensemble notre boutique de cerises : Tout le monde sera costumé, pour donner plus d'éclat et de gaieté à la fête. Une jupe rayée, un tablier de toile rousse et une coiffe de fantaisie suffiront. A moins que nous poussions la coquetterie à choisir des toilettes Louis XV.

— Oh ! je t'en prie, restons simples. Quand je dis : nous, c'est trop. Habille-toi suivant ton goût et selon le choix de ta mère. Qu'il me soit seulement permis de ne pas mentir à ma situation, et de ne pas paraître une Cendrillon métamorphosée subitement en princesse.

— Comme tu voudras. Je consulterai ma mère, peut-être exigera-t-elle que je sois habillée d'une façon élégante. Tu comprends, je servirai d'affiche au luxe de la maison, ce jour-là ; si tu crois qu'une fille de millionnaire est heureuse, tu te trompes, va ! Depuis que mon père est presque devenu un personnage de la finance, je n'ai plus une heure de tranquillité. On réalise à la maison un étalage de richesse et de solennité dans le milieu duquel j'étouffe. Et qui sait l'avenir, ma mignonne ! Je tremble toujours que le vent du revers ne souffle sur cette richesse si vite acquise, et que nous retombions un jour bien au-dessous de la situation que nous avons avant l'heure où Bonaventure Bozan de Breuil est entré dans la vie de mon père. Le docteur Chau-mas eut ce jour-là une triste inspiration.

— Ne t'inquiète pas à l'avance, dit Amice. Ton père peut se tenir pour satisfait ; il s'arrêtera dans la voie des spéculations.

— S'arrêter ! fit Clotilde avec un sourire incrédule. Est-ce qu'on s'arrête sur la pente ascendante ? On veut gravir jusqu'au plateau, et alors commence la pente déclinive... J'essaie aujourd'hui de te consoler, qui sait si ce ne sera pas ton tour demain.

Elles s'embrassèrent et demeurèrent silencieuses, jusqu'à ce que Mme André vint les rejoindre.

V.

KERMESSE DE CHARITÉ

Depuis quinze jours on ne parlait dans Paris que de la fête de bienfaisance donnée au profit d'un sinistre plongeant dans la misère une province espagnole. La presse avait attaché le grelot d'or de la bienfaisance. Il s'agissait de récolter un million pour des infortunés. Mais à Paris les millions se trouvent, surtout quand il s'agit de verser des sommes plus ou moins élevées, en échange de plaisirs nouveaux.

Les colonnes, les kiosques, les murs se couvraient d'affiches gigantesques. On pavaisait les rues ; les boulevards s'ornaient de banderoles peintes destinées à frapper les yeux, et à apprendre à tous les merveilles qui s'entasseraient à la kermesse de charité. Des femmes du monde tiendraient d'élégantes boutiques que ne manqueraient point d'achalander leurs amis. Il y aurait des baraques de saltimbanques, dont les barons feraient le boniment ; des marchands de plaisirs titrés ; des marquis vendraient du coco au profit des pauvres, des photographes opéreraient à la minute ; des mains aristocratiques feraient sauter des crêpes et des beignets ou dirigeraient des chevaux de bois. Fruits et fleurs se confondraient dans des entassements parfumés. Le grand jardin des Tuileries éclairé comme une ville chinoise, deviendrait le rendez vous de tout ce que Paris compte de riche, d'élégant, de célèbre.

Les femmes qui avaient accepté de tenir des boutiques comptaient lutter de coquetterie ; les couturiers et les couturières étaient sur les dents. Les reporters, les chroniqueurs de la mode visitaient les ateliers en vogue, afin de décrire à l'avance les costumes réusis.

La veille de la fête se trouvèrent chez Paroli, le costumier en renom, Joséfa, Mercédès, Mme André Gualbert et sa fille. Avec une magnificence digne de la fortune fantastique de Bozan de Breuil, le financier montait à ses frais pour sa femme et sa fille une boutique d'orfèvrerie et de joaillerie. Toutes deux portant des costumes italiens du temps de la Renaissance, vendraient des bijoux, des perles et des diamants.

Cette façon royale et bruyante de faire la charité défrayait depuis trois jours tous les journaux, et la somme que Bozan de Breuil sacrifiait pour la kermesse se trouvait amplement compensée par l'immense publicité qui lui était faite. Joséfa essayait une robe de brocart bleu paon ramagé de tons rouges, au milieu desquels couraient des fils d'or. Une sorte de bonnet de perles, de la pointe duquel tombait un voile, adoucissait la sévérité de ce costume : des perles merveilleuses descendaient en triple rang sur le corsage à pointe aiguë. Une agrafe qui s'y trouvait fixée soutenait une sorte de chaîne plate s'élargissant jusqu'au bas de la jupe, et les anneaux de cette chaîne, de pierres différentes de couleurs, brillaient des tons de l'arc-en ciel. Un collet de dentelle d'or partant de l'échancrure du corsage se montait vers la nuque encadrant la tête, et faisant ressortir les cheveux noirs de la Brésilienne.

La toilette de Mercédès, entièrement blanche et brodée d'argent, reproduisait le costume de Mme Bozan de Breuil.

Et dépit des prières de sa fille qui demandait un travesti très simple, Mme André Gualbert commanda une toilette Louis XV d'un goût exquis. Clotilde représentait une bergère, poudrée, à jupe de satin, portant dans une corbeille ce filigrane de Gênes des bouquets de cerises de Montmorency. Sa mère portait une robe de merveilleuse très réussie.

Ce que coûtaient ces toilettes, ce qui se remuait depuis quinze jours dans les ateliers de Paroli, de soie, de satin, de gaze brochées, de dentelles sorties des écrins où elles dorment avec des bijoux, ne saurait se dire. Si on devait récolter un million pour les pauvres d'Espagne, les femmes en laisseraient au moins autant chez les costumiers et les marchands de Paris. C'était une émulation folle, une rivalité sans nom de coquetteries et de vanité. En dépit de la générosité des maris, on les trouva par conséquent. Il fallut recourir au crédit, on commença des notes émissives. L'essentiel était de ne point être distancée par ses

amies, et de se montrer dans une toilette capable de les faire pâlir de dépit. Des chagrins préparés, des tristesses accumulées pour l'avenir, des aveux à faire, des privations à subir, des humiliations à braver, on ne se souciait guère, alors. Entre l'heure de la livraison d'une toilette, et celle où le fournisseur en apporte la note, doit s'écouler un espace de temps qui semble incalculable. Aussi les femmes allaient et venaient, souriantes, causeuses, charmées à la pensée d'être belles. Paroli les recevait avec une politesse mercantile proportionnée au chiffre de leur commande. Celles qui se connaissaient se faisaient des confidences, les autres échangeaient des regards curieux. En somme ce va-et-vient avait une grâce tout à fait aimable.

— Ma chère, dit Joséfa à Mélanie, permettez-moi de vous dire que vous êtes trop modeste, à moins que votre mari se montre avare...

— Lui ! s'écria Mme André, il me laisse disposer comme je le veux de ma fortune personnelle.

— Alors pourquoi vous contentez-vous d'une toilette si simple ?

— Il me suffit que ma fille soit remarquée.

— C'est d'une bonne mère ; mais avant tout, une femme doit faire honneur à l'opulence du mari. Il me semble que M. Gualbert a gagné dernièrement trois millions haut la main.

— Quatre, fit nonchalamment Mme André. Son génie pour les affaires s'est révélé tard, mais la rapidité avec laquelle il réussit compense bien ce que j'ai souffert en attendant. Je sais que je suis redevable de mon bonheur à votre mari, et jamais je ne lui prouverai assez ma reconnaissance.

— Entre camarades de collège, il faut bien s'aider ! Et tenez, c'est un regret pour M. Bozan de ne pouvoir en faire autant pour Paulin Gualbert. Il semblerait qu'un chef de bureau à qui l'on offre de l'associer à une combinaison qui rapportera cent pour cent, devrait se trouver trop heureux, eh bien ! M. Paulin a répondu qu'il n'était pas assez riche pour risquer les vingt mille francs de dot d'Amice, et qu'il se défiait des opérations fondées sur le crédit. Certaines gens ne comprennent jamais rien aux choses financières.

— C'est mon désespoir, fit Mélanie ; croiriez-vous que ma nièce viendra à la kermesse, à côté de ma fille, habillée en véritable paysanne, un costume de trois sous ?

— Elle est fort jolie, et ce choix passera pour un succès de simplicité.

— Clotilde m'ayant déclaré qu'elle renoncerait à être vendeuse si elle n'avait point sa cousine près d'elle, j'ai dû céder, mais à mon grand regret, je vous le jure... Regardez donc cette princesse russe, fort belle ! un peu trop blonde... On affirme qu'elle doit trois cent mille francs à Paroli.

— Bah ! son mari paiera grâce à ses mines d'argent.

— Connaissez-vous miss Williams ? quatre millions de dot ! et une beauté de keepsake, difficile à marier cependant. On l'a trop élevée à l'américaine.

Et sur chaque femme, sur chaque jeune fille passant devant elles, Mélanie et Joséfa échangeaient un jugement le plus souvent ironique.

Elles montèrent enfin dans leurs voitures et partirent pour le Bois, après avoir fait le projet de se retrouver au spectacle.

Bien entendu, dans les couloirs, dans les loges, on parla de la kermesse, rien que de la kermesse. Cent indiscretions furent commises sur les toilettes triomphantes que devaient aborer les dames patronesses. La manie de la publicité gagne tout le monde

et le moindre thé ne peut être donné dans une maison sans qu'immédiatement on l'annonce dans les journaux. Il est maintenant des spécialistes en ce genre, des chroniqueurs du grand monde, richement payés et comblés de cadeaux, qui se chargent de raconter en phrases précieuses, taillées à facettes, les élégants plaisirs de l'hiver. Ce fut une fièvre, un entraînement, jusqu'au jour où tout Paris parut en liesse sous le plus beau soleil du monde, et où marchandes et cavaliers servants des marchandes furent à leur poste, faisant l'article appelant la clientèle, ne reculant même pas devant le boniment.

Dès l'ouverture de la fête, Joséfa et sa fille se trouvèrent à leur poste assises devant leur éblouissant comptoir ; elles vendaient de l'argenterie, des bijoux, des diamants et des perles avec un merveilleux entrain. Dans l'espérance qu'une générosité bien placée attirerait un jour l'attention du financier, hommes et femmes également avides de gain, et lancés dans le terrible jeu de l'agiotage, achetaient les jolies choses étalées sur les tables drapées de velours bleu.

A côté de Mme Bozan de Breuil se tenaient les deux cousines. Amice vêtue en paysanne, et sous ce costume très simple paraissant deux fois plus jolie ; Clotilde en bergère Vatteau. Dans le fond de la boutique de véritables cerisiers étalaient leurs branches chargées de fruits rouges et un bel âne gris chargé des paniers portait une provision de cerises. Clotilde et Amice les offraient dans des petits paniers de jonc, et les vendaient fort cher. Les cerises s'enlevaient à la grande joie des marchandes. On renouvelait leur provision tous les quarts d'heure.

Pendant la première partie de l'après-midi, il y eut relativement peu de foule. Plus tard, au moment du retour du Bois, les élégantes descendirent de voiture pour entrer à la kermesse. On se pressa, on se foula ; les célébrités se montrèrent, et un moment vint où, à travers le bruit qui se faisait autour d'elles, Amice distingua le nom de Valgras.

Il arrivait accompagné de deux députés de ses amis.

Jamais il ne sembla plus vivant, plus étincelant de verve, plus sûr de lui et de sa destinée. Il achetait partout, avec une libéralité de grand seigneur. Quand il arriva devant la boutique de Clotilde, il ne vit point tout de suite Amice qui, redoutant de se trahir, venait de se retirer sous l'ombre du grand cerisier.

Un mot de sa cousine l'obligea à quitter sa retraite.

Elle s'avança les mains remplies de cerises, et les tendit à Valgras.

Le député pâlit, puis un flot de sang envahit son visage.

— Enfin je vous revois ! lui dit-il, j'ai cru que ce bonheur me serait à jamais refusé.

— A quoi bon nous revoir, murmura-t-elle, puisque vous ne m'aimez pas assez pour me sacrifier ce que vous appelez vos convictions publiques.

— Je ne saurais briser mon avenir, dit-il d'un ton brusque. Mais je vous garde ma parole, et si vous le voulez...

Amice versa un panier de cerises dans les mains d'un joli enfant blond.

Elle écoutait Valgras et lui répondait tout en emplissant ses corbeilles de fruits vermeils, presque sans lever les yeux, le cœur oppressé, la lèvre tremblante ; toujours éprise, mais plus résolue que jamais à ne point trahir ses croyances.

Clotilde se multipliait afin de laisser à Valgras le loisir d'échanger avec Amice les derniers mots que peut-être ils devaient se dire en ce monde.

La souffrance de la jeune fille ne saurait se décrire. Sans

hésitation elle repoussait le bonheur qui s'offrait à elle ; mais une douleur amère grandissait en elle.

Enfin Valgras lui dit d'une voix plus sombre :

— Vous me repoussez, enfant ! et cependant, aussi vrai que le soleil brille à cette heure, je vous jure, Amice, que je vous aime. Ma situation exige que je fasse un choix. Avant de me décider à renoncer à vous, j'attends que vous m'en donniez l'ordre. Tenez, dans cette boutique de diamants tenu par Mme Bozan de Breuil je vais choisir un anneau de fiançailles : il restera sur votre comptoir jusqu'au moment où je repasserai devant vous après avoir parcouru la fête... Si vous passez l'anneau à votre doigt, je retournerai demain chez votre père si vous le jetez je comprendrai que je n'ai plus rien à attendre, et peut-être traverserai-je de nouveau la kermesse, ayant au bras miss William.

Valgras prit des mains de Joséfa un magnifique diamant, lui remit en échange et sans compter une liasse de billets de banque, puis il revint à la boutique de cerises.

Droite et pâle Amice attendait.

Sans plus donner signe de vie qu'une statue, elle vit le diamant étinceler au milieu des fruits rouges, semblable à une goutte de rosée.

Valgras s'éloignait, Amice se donna la joie amère de passer la bague à son doigt. Elle la regarda étinceler, et une larme aussi pure que le diamant roula sur le bijou.

Elle pouvait encore devenir la compagne de l'homme qu'elle aimait. Elle chercha des compromis. La pensée de renoncer à Valgras lui parut insupportable. Son doigt serrant la bague, il lui semblait qu'elle ne voudrait plus jamais la rendre.

Un instant sa résolution chancela. Puis tout à coup elle s'écria :

— Je deviens lâche ! mon Dieu, je deviens lâche !

Ce fut alors qu'elle aperçut de nouveau le député.

Tout le sang se retira de son cœur. Adossée contre les frêles parois de sa boutique de feuillage, elle attendit, puis quand il se trouva près, bien près, elle sentit que le regard de Valgras l'enveloppait, d'une main fébrile elle arracha la bague, et la lança sur le sable où les pieds des passants la foulèrent.

— Adieu ! fit Valgras dans un regard.

Elle se recula, se cachant dans l'ombre du cerisier, il lui sembla que tout vacillait autour d'elle.

Pendant que se passait cette scène rapide par sa durée, terrible et démesurément longue si on songe combien de sensations et de sentiments se succèdent chez un être en proie à un sentiment profond, Clotilde fort entourée vendait ses cerises, affirmant qu'elle les donnait pour l'amour des pauvres.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE., Editeurs.

Boite 1936, Bureau de Poste.

No. 47 Ste Thérèse, Montréal